

nana morphose



Dossier pédagogique



Nanamorphose

« On ne naît pas femme, on le devient »

Pour Simone de Beauvoir, la « morphose », l'action de prendre une forme, de donner une forme est au cœur du processus, du devenir femme.

L'exposition reprend par la déambulation imposée au spectateur cette idée de passage d'une forme à une autre, d'une approche à une autre, d'un regard à un autre.

1- Dans le vif du sujet

La première pièce qui accueille le public dans l'espace d'exposition ouvre et pose le questionnement, le propos du collectif Héroïnes.

La sculpture reprend le titre de l'exposition : NANAmorphose. Ces lettres suspendues apparaissent dans un jeu d'opposition. Le rose tendre face au noir profond ; le papier lisse, souple et léger face au métal, lourd, massif ; le papier découpé, frisotté face aux lettres taillées dans la masse du métal : le spectateur est rassuré dans ses représentations ! Il y a du féminin et du masculin qui s'opposent, se complètent dans cet assemblage. Une enveloppe tout en douceur, en sensibilité, laisse la place à une structure solide, forte, construite pour durer ! La fameuse main de fer dans le gant de velours. Erreur ! Les certitudes ne sont peut-être pas en phase avec la réalité ! Il y a bien une collaboration féminin - masculin dans cette œuvre, mais elle bouscule nos stéréotypes.

Les lettres taillées dans le vif du métal sont l'œuvre d'une « ferronnière » ; le travail tout en sensibilité du papier « rose bonbon » celui d'un homme.

Cette introduction presque didactique annonce la déambulation à venir

- couleurs, matières et techniques sont connotées et participent à une hypothétique définition du féminin (et en creux du masculin). Les artistes vont s'en servir pour bousculer nos représentations et donner à voir différemment.
- Le rapport entre l'intérieur et l'extérieur, l'apparence, le visible et l'intime, le caché va revenir également à plusieurs reprises dans l'exposition. Comment en contrôlant l'apparence on tente d'agir sur l'intime, le moi profond de la femme ? Les deux autres œuvres de ce premier espace enfoncent le clou.

La galerie de portraits de Cécily fait descendre la femme de son piédestal mythique : l'icône de la mère douce et aimante, de la femme serviable et dévouée à son mari se fissure. Aussi monstrueuse, vile et violente que son alter-égo masculin, la femme est regardée en noir et blanc. Cadrée serré, frontalement, impossible d'échapper à cette réalité là. La série empêche de n'y voir qu'un cas isolé. Le texte oblige le spectateur à prendre le temps de plonger dans le cas particulier, l'intimité de tous ces monstres humains, féminins.

Joséphine Gravis nous maintient dans le noir avec sa robe sur mannequin. Dans un jeu de mat et de brillant, la couleur noire, intemporelle de la mode, nous questionne sur cette incontournable « petite robe noire ». Alliée séduction autant que protection, l'artiste en fait une **Carapace**. Suivant les lignes du corps de la femme elle ajoute à sa carrure, se fait presque extension, voire prothèse.

Ce premier espace, aux propositions plastiques très diverses offre trois regards différents, trois approches de la femme. Le rose a laissé place au noir pour entrer dans le vif du sujet, qui est multiple, pluriel.

2- Une chambre à soi

Du noir nous pénétrons dans le blanc. Le blanc virginal qui ponctue traditionnellement les âges de la vie, le blanc de la layette, du baptême, du mariage, du linceul. Ce second espace, paradoxalement le plus sombre, est celui de l'intime, de la chambre. L'installation d'Anne-Sophie Criaud, reprend le titre du pamphlet de Virginia Wolf, où celle-ci liste les raisons objectives et matérielles qui empêchent une femme d'écrire une œuvre romanesque ou de s'adonner à une pratique artistique.



L'installation aux tonalités blanches, se compose d'un lit en fer, d'une table de chevet, le tout entouré de rideaux blancs transparents. Ces voilages autant protection que surface de projection isolent le spectateur du mobilier. Le lit, espace intime par essence, est le lieu de la naissance, des rêves et cauchemars, de la solitude, du plaisir, de l'accouchement et de la mort. Il condense tout ce qui fait une intimité physique, repos, douleur, maladie, plaisir...

Les jeux de mise en lumière opposent fortement la masse blanche du lit et la béance noire de la niche du chevet. Ce trou, cette cavité sombre fascine et fait peur, s'impose et nous échappe comme notre rapport à l'intime.

L'installation se compose également de trois chemises de femmes, sous-vêtement, transition entre le corps et l'extérieur. Le tissu fin se laisse transpercer par l'éclairage. Cette lumière venant de l'intérieur, renforce la présence fantomatique de ces pièces de linge ancien. Reprises fines, dentelles déchirées, taches jaunes du passage du temps, renvoient à l'intimité des corps et aux souvenirs de famille, au trousseau qui se transmet, aux rites initiatiques, aux passages d'un âge à un autre. De la petite enfance à la jeune femme, le corps est recouvert, accompagné, contraint de ce tissu fin. Encore une fois, le tissu est surface de projection : maximes, citations, emmènent le spectateur ailleurs.

La vidéo qui complète l'installation montre une petite fille vêtue d'une légère chemise blanche à bretelles qui s'exerce à marcher avec les chaussures à talons d'un grand, d'une mère, d'une sœur. Condensé de féminité, ces chaussures blanches à talons et brides, sont des instruments à dompter, à apprivoiser. Il faut s'y prendre tôt, et avec le sourire ! On retrouve dans la vidéo, un espace sombre avec un corps vêtu de blanc et mis en lumière. Il y a une mise en abîme de l'ambiance lumineuse, les choses se rejouent à de multiples niveaux.

Pour rappeler que le rapport au corps et à l'intime n'est jamais anodin, l'artiste dispose plusieurs exemplaires des « contes moraux » de Marmontel. Les livres sont tachés, percés, attaqués par l'artiste ou le spectateur qui a aussi son mot à rayer !

3- Boule à facettes



Le troisième et dernier espace, plus vaste, confronte à nouveau plusieurs démarches, plusieurs techniques, plusieurs artistes. On y retrouve les deux thématiques annoncées en introduction et celle de la rencontre, de la confrontation inhérente au collage.

Ouvrages de dames ?

Le travail de Babette Le Gac s'alimente de stéréotypes très répandus. Elle décortique ensuite ce matériel de base. Elle va puiser dans le répertoire des ouvrages de dames, dégaîne son fil et son aiguille pour retrousser les idées reçues. Ses travaux de fils ne lui servent pas à broder son trousseau réparer le linge de maison. Dans **La Chambre aux échos**, point par point, le fil rouge-sang va égrener une imagerie féminine, constituée d'images attendues, la séduction, la sexualité, d'autres plus troublantes, l'animal, l'hybride. Ces images brodées sur du papier de soi(e) sont ensuite marouflées sur des plateaux de service ronds aux motifs légèrement apparents. La fonction domestique de ces supports ainsi que leurs motifs (vichy et petites fleurs) associés à la technique de la couture font de cette œuvre un condensé de stéréotypes féminins ! La pratique de l'artiste met en perspective ces représentations tout en nous « servant » une vision sensible, personnelle et décalée du féminin.

Dans la série **Eden Park**, le support, matériau brut, est cette fois-ci plutôt associé au monde masculin. Elle y travaille par addition : des images idylliques et médiatiques y sont transférées puis retouchées à la peinture, comme le fait la couturière qui consolide un tissu abîmé. Les trous percés à intervalles réguliers deviennent la trame de la broderie. Cette confrontation entre matière brute et geste précieux (peindre,



broder) est la force de cette série de panneaux qui interroge les loisirs et les stéréotypes.

La couture est ici utilisée comme un médium graphique. Le fil et l'aiguille permettent d'écrire, de dessiner. Cette technique fortement connotée comme féminine, permet une mise en danger de l'imagerie utilisée. Le décalage entre l'image mièvre ou crue et le temps de réalisation (ainsi que sa difficulté, coudre un papier fin est un défi) ouvre une faille dans le schéma établi. La couture n'est plus ici, ce passe-temps anodin. Elle apparaît dans toute sa violence : l'aiguille perce, traverse, pénètre autant qu'elle rassemble et répare ! Avant la suture il y a déchirure. L'aiguille est un outil ambivalent, elle pénètre (le support cousu) autant qu'elle est pénétrée (le fil dans le chas). C'est cette ambivalence, sans doute, qui frappe dans le travail de Babette Le Gac.

De la rencontre fortuite

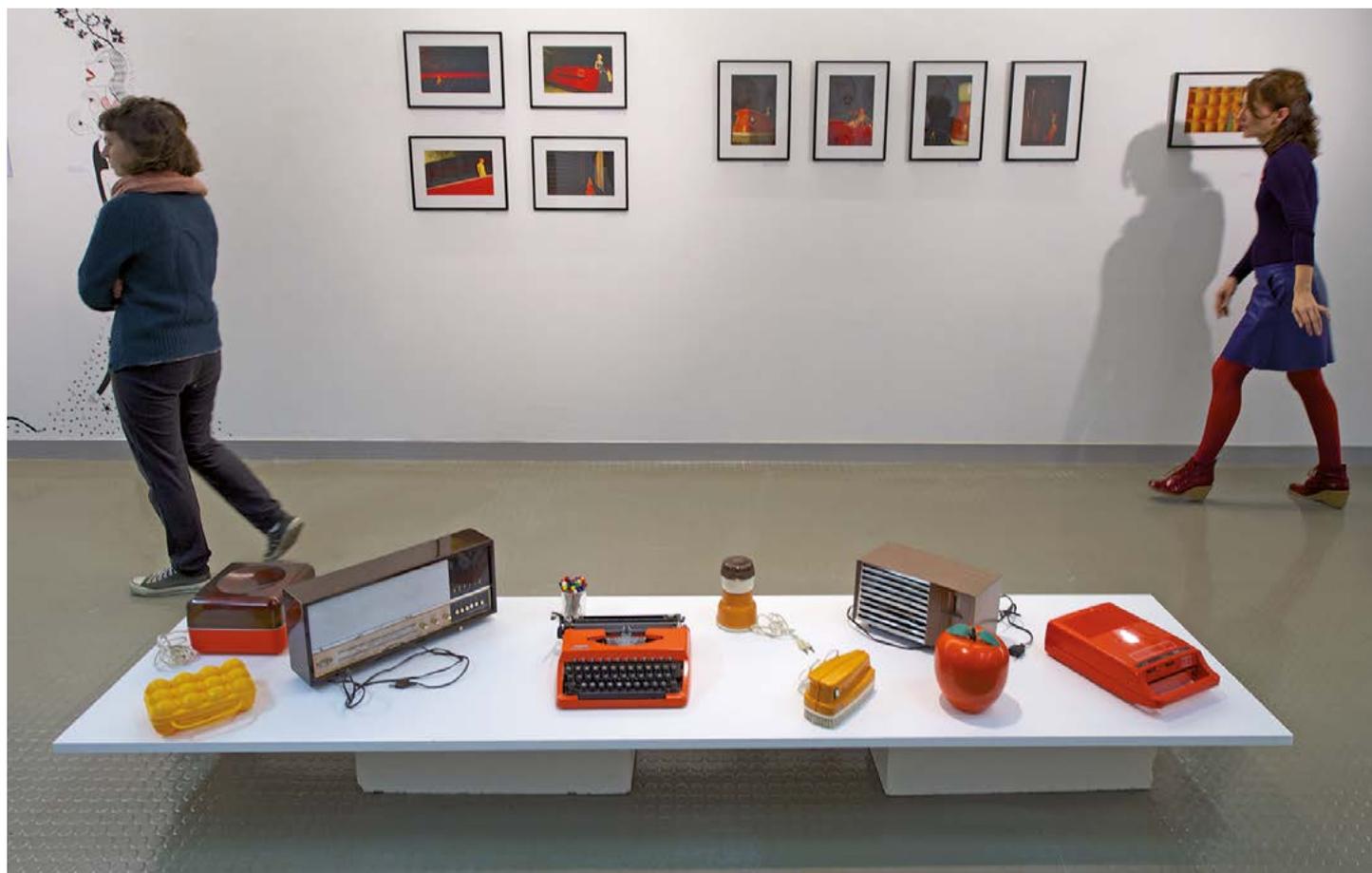
Le rapport aux images médiatiques est constant dans ce dernier espace. Les artistes collectent des images issues des médias pour en faire un matériau. Décontextualisées, fragmentées et réassemblées, elles disent autre chose tout en étant porteuses d'un discours, d'une époque. Comme s'il fallait se mettre à plusieurs pour être plus juste (plusieurs fragments sur le même support, plusieurs artistes, pratiques, regards dans un collectif).

Les collages de Zanzim usent de plusieurs images médiatiques décontextualisées pour créer une nouvelle réalité : un bras musclé devient une queue de cheval légère ou inversement. La choucroute légendaire de Brigitte Bardot se peuple de formes animales, perdues dans les méandres capillaires. Dans ses collages ou dans ses jouets, l'artiste interroge le féminin vu par le masculin : l'image médiatique de la femme devient un objet à manipuler.

Lydia Carmona fait coïncider des images de magazines avec des objets réels d'époque. La poésie issue de cette rencontre entre l'objet et l'image, le point de vue de l'artiste et le titre sont le moteur de l'alchimie. Ces nouvelles images, échos du passé, sont également le miroir de pratiques plus contemporaines. On fait encore la belle à Roland Garros, on prend encore la pause à Monte-Carlo.

Le collage prend une tournure plus crue chez Briac Leprêtre, ou quand la charcuterie rencontre la manucure ! Le titre à double sens augmente le trouble.

L'installation **Datura** de Frédéric Hubert évoque le féminin d'une autre façon. Entre le « remède de bonne femme » et le commerce de « bondieuseries », les excès de stéréotypes peuvent se faire aussi dangereux que le poison !





L'un est multiple

Anneclaire Macé envisage cette multiplicité dans son installation graphique **Facettes**. L'ensemble se compose de plusieurs parties, rassemblant elles-mêmes plusieurs dessins. Le tout encadré d'une frise de dessins à même le mur. La femme se décline. Juxtaposées ou mises en abîme les différentes « facettes », se répondent. Des âges de la vie à l'humeur du moment, la femme s'appréhende dans le mouvement. On retrouve l'idée de *morphose*, de développement, de passage d'une forme à une autre.

Ce rapport de l'un au multiple se retrouve dans l'œuvre d'Élodie Ancelin, **Ivresses**. L'artiste confronte six portraits vidéo avec six textes de femmes. Six femmes différentes ou six facettes d'une même femme ? Un portrait de femme ?

Cette exposition pensée sous le signe du multiple (plusieurs artistes aux pratiques diverses, plusieurs angles d'attaques) dresse un portrait à facettes de la femme, loin d'une image monolithique et figée. Sur la « boule à facettes », ce sont les facettes qui réfléchissent la lumière et irradient l'environnement en en changeant la perception. De la même façon, la Femme s'aborde ici, dans un processus dynamique, dans le mouvement, le changement.

© texte: Sandra Georget
© photographies : Gilles Morin - UA

Pour aller plus loin :

Il sera intéressant de faire percevoir aux élèves que la femme a de tous temps été au cœur des représentations des artistes. Longtemps reléguées au rang de motif, de sujet, les femmes n'accèdent que très récemment à la plénitude du statut d'artiste.

Pistes bibliographiques :

- Catherine Gonnard, Elisabeth Lebovici, *Femmes artistes, artistes femmes, Paris de 1880 à nos jours*, éditions Hazan, Paris, 2007
- *Elles@centrepompidou*, artistes femmes dans la collection du musée national d'art moderne, centre de création industrielle, éditions du centre Pompidou, 2009
- *Féminin - Masculin, le sexe de l'art*, catalogue d'exposition, centre Georges Pompidou, 1995

